

Une petite réflexion sur les formules de sexuation de Lacan

Shinya OGASAWARA

<http://www.lacantokyo.org>

Les formules de sexuation que Lacan nous présente dans son écrit *L'étourdit* et son Séminaire *Encore* sont contradictoires et donc ne semblent que ridicules si on les considère comme des formules logiques ordinaires :

Homme : $(\forall x) \Phi(x) \wedge (\exists x) \neg\Phi(x)$

Femme : $\neg(\exists x) \neg\Phi(x) \wedge \neg(\forall x) \Phi(x)$

Pourtant c'est par là que Lacan essaie de penser ce qu'est un homme et ce qu'est une femme, une tâche pas si simple ni si évidente.

Partons d'une supposition naïve. Si un parlêtre, c'est-à-dire, sujet humain qui habite dans le langage, est un homme, on pourrait dire qu'il appartient à l'ensemble des parlêtres masculins qui se définit par la formule $M(x)$ qui est supposée dire l'essence de l'homme :

$$x \in \{ x \mid M(x) \}$$

De même, si un parlêtre est une femme, il appartient à l'ensemble des parlêtres féminins qui se définit par la formule $F(x)$ qui est supposée dire l'essence de la femme :

$$x \in \{ x \mid F(x) \}$$

Le problème est de savoir comment s'écrivent ces formules $M(x)$ et $F(x)$, et avant tout, si elles peuvent effectivement s'écrire ou non.

Pour s'attaquer à ces questions, il faut penser préalablement ce qu'est le parlêtre.

Dans mon article sur [Heidegger avec Lacan](#), j'ai formalisé, à partir de la structure du

discours de l'analyste de Lacan, la structure phénoménologique de la vérité de l'être par le mathème : $\frac{a}{\phi}$, où le signifiant a à la place de l'agent représente l'être ϕ à la place de la vérité. Ce mathème n'est rien d'autre qu'un développement de la structure saussurienne du langage $\frac{S}{s}$. Ainsi, la structure $\frac{a}{\phi}$ est la structure du langage qui est la maison de l'être (cf. Heidegger, *Lettre sur le « humanisme »*), lacaniennement dit (sit venia verbo), la structure du parlêtre.

Or, l'être est unique, quel que soit le sexe du parlêtre.

Donc la différence de sexe devrait se définir au niveau du signifiant a qui représente l'être.

Dans le champ psychanalytique, la différence de sexe se définit par la référence au signifiant Φ , phallus au sens où Freud postule que le développement libidinal doit aboutir au stade de maturation qu'il appelle celui du primat du phallus. Et ce qui définit la différence sexuelle n'est pas l'anatomie de l'organe sexuelle, mais tout simplement, la présence ou l'absence du Φ . Il n'y a pas de signifiant spécifique du sexe féminin.

Donc nous pourrions formaliser la structure du parlêtre masculin par le mathème $\frac{\Phi}{\phi}$,

tandis que celle du parlêtre féminin par $\frac{0}{\phi}$ (le zéro sur le ϕ), le zéro symbolisant ici

le a en tant que coupure comme telle ou trou comme tel.

Par là s'explique le fait clinique que des femmes sont plus vulnérables à l'angoisse que des hommes, puisque dans la structure féminine le trou de l'abîme terrifiant de l'être reste tout béant, tandis que dans la structure masculine il est très bien couvert par le semblant gonflé en érection qu'est le signifiant Φ de sorte que l'être se cache parfaitement dans l'oubli. Cependant une rencontre avec le zéro du semblant qui se trouve dans la structure féminine peut provoquer ce qu'on appelle l'angoisse de castration pour des sujets masculins.

Alors que dans la structure masculine le signifiant-semblant Φ seul suffit pour couvrir le trou de l'abîme du ϕ , dans la structure féminine toute sorte de semblant a – vêtements, bijoux, maquillage, beauté physique, etc. – doit proliférer et se multiplier autour du trou à la fois pour le cacher et pour l'indiquer, puisque c'est dans la structure féminine qu'un

semblant a fonctionne comme objet du désir d'être investi de la signification phallique.

Telles sont les structures de parlêtre masculine et féminine.

Alors, revenons aux formules de sexuation de Lacan.

Par nos discussions préalables, nous pourrions dire que la formule $M(x)$ pour les hommes se définit par les remplacements du a par le Φ et du ϕ par le x dans la structure $\frac{a}{\phi}$, comme ceci :

$$M(x) \equiv \frac{\Phi}{x}$$

Donc l'ensemble du parlêtre masculin m se définit comme ceci :

$$m \equiv \left\{ x \mid \frac{\Phi}{x} \right\}$$

Ainsi, Lacan dit que l'homme « se pourtoute » (*Autres écrits*, p.460), puisqu'on peut dire que la formule $\frac{\Phi}{x}$ est démontrable pour tout x qui appartient à l'ensemble m . C'est ce que veut dire la formule de Lacan $(\forall x) \Phi(x)$.

Pourtant, dans la théorie des ensembles il est démontré qu'il n'y a pas d'ensemble qui contienne tout, comme Lacan dit : « rien n'est tout » (*Autres écrits*, p.440). Donc il y a quelque chose qui n'appartient pas à m . C'est ce que veut dire la formule $(\exists x) \neg \Phi(x)$. Mais qu'est-ce que ce quelque chose qui n'appartient pas à m ?

Lacan dit que « c'est là ce qu'on appelle la fonction du père » (*Encore*, p.74). Et dans *L'étourdit*, il dit que « le réel de la plage du Nom-du-Père, à ce qu'y échoue le semblant, "réalise" sans doute le rapport dont le semblant fait le supplément, mais ce n'est pas plus que le fantasme ne soutient notre réalité, pas peu non plus, puisque c'est toute [le fantasme est toute la réalité], aux cinq sens près, si l'on m'en croit. La castration relaie de fait comme lien au père, ce qui dans chaque discours se connote de virilité. Il y a donc deux dit-mensions du pourtouthomme, celle du discours dont il se pourtoute et celle des

lieux dont ça se thomme. (...) Les lieux de ce thommage se repèrent de faire sens du semblant – par lui, de la vérité qu’il n’y a pas de rapport [sexuel], – d’une jouissance qui y supplée, – voire du produit de leur complexe, de l’effet dit (par mon office) du plus-de-jour » (*Autres écrits*, p.460).

Déchiffrons. Ce que désigne la formule $(\exists x) \neg \Phi(x)$ est certainement le Nom-du-Père, mais c’est le Nom-du-Père qui se situe dans la place du réel en tant qu’ex-sistence. Il réaliserait le rapport sexuel qu’il est impossible au semblant d’établir et auquel le semblant ne peut que suppléer, mais en vérité, la place du Nom-du-Père est plutôt la localité de la castration \emptyset (le verbe néologique « thommer » évoque le nom τμή : coupe, section). Cette localité de la castration est la place du « sens » du semblant que Lacan appelle aussi le plus-de-jour.

Ainsi, à la place où se situe le Nom-du-Père, nous retrouvons YHWH Un : « Écoute, Israël ! YHWH notre Dieu est YHWH Un » (*Deutéronome* 6,4), c’est-à-dire, le Dieu qui ex-siste à la place de la vérité en tant qu’être \emptyset , de sorte que, si on veut lire en toutes lettres la formule $(\exists x) \neg \Phi(x)$, il faut dire qu’il *ex-siste* Un x qui ne se prédique pas la fonction $\Phi(x)$.

Passons à la formule féminine.

Lacan dit : « le sujet [c’est-à-dire, le parlêtre féminin] se détermine de ce que, n’existant pas de suspens à la fonction phallique, tout puisse ici s’en dire, même à provenir du sans raison. Mais c’est un tout d’hors univers, lequel se lit tout de go du second quanteur comme *pastout*. Le sujet dans la moitié [des formules de sexuation] où il se détermine des quanteurs niés, c’est de ce que rien d’existant ne fasse limite de la fonction [qui serait le prédicat du parlêtre féminin], que ne saurait s’en assurer quoi que ce soit d’un univers [c’est-à-dire, un tout, une totalité]. Ainsi à se fonder de cette moitié [des formules de sexuation], “elles” ne sont *pastoutes*, avec pour suite et du même fait, qu’aucune non plus n’est toute » (*Autres écrits*, p.466).

C’est-à-dire, la formule $\neg(\exists x) \neg \Phi(x)$ veut dire que, si on suppose qu’il y ait l’ensemble des parlêtres féminins f qui se définirait comme $f \equiv \{ x \mid F(x) \}$, cela entraîne ce qu’on appelle dans la théorie des ensembles le paradoxe de Cantor, puisqu’il n’y a rien qui ne se prédique pas la fonction $F(x)$, autrement dit, qu’il n’y a rien qui n’appartienne pas à

l'ensemble f . Donc par une *reductio ad absurdum*, nous concluons que l'ensemble f n'existe pas. C'est ce que veulent dire les formules de Lacan : « il n'y a pas *La* femme » (*Encore*, p.68) et « les femmes ne sont pastoutes » (*Autres écrits*, p.466).

Par là, nous sommes amenés à la formule $\neg(\forall x) \Phi(x)$.

Nous avons formalisé la structure du parlêtre féminin comme $\frac{0}{\emptyset}$ où le zéro symbolise le a en tant que coupure comme telle ou trou comme tel, pur de tout semblant. Ainsi, nous pouvons voir que le pas-tout de la formule $\neg(\forall x) \Phi(x)$ désigne ce zéro du semblant Φ .

D'ailleurs, Lacan dit non seulement « les femmes ne sont *pastoutes* », mais « aucune non plus n'est toute » (*Autres écrits*, p.466). Cela nous rappelle l'article partitif de la formule que Lacan nous présente dans son Séminaire *...ou pire* : « y a d'l'Un ». Cette formule veut dire que le Un en tant que l'être qui ex-siste dans la place de la vérité ne peut se représenter adéquatement et entièrement par aucun signifiant. De même, dans la structure du parlêtre féminin, se démontre qu'il n'y a pas de signifiant-semblant qui puisse représenter adéquatement et entièrement la vérité de l'être \emptyset , ce qui n'est pas le cas pour la structure masculine où l'ensemble m se donne pour l'être comme tel.

Quand Lacan dit que « la jouissance féminine dépasse celle qui se fait du coït » (*Autres écrits*, p.466) et qu'il évoque « une jouissance au-delà du phallus » (*Encore*, p.69), il voit par là la possibilité d'une jouissance pure de tout semblant, qui serait la jouissance de la résurrection à partir de la mort \emptyset que l'analysant anticipe et assume au moment de la destitution subjective.

le 27 juin 2014